Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 72 (2000)

Heft: 3

Artikel: Attention intox!

Autor: Weil, Marcos

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-129791

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ATTENTION INTOX !

"Si tu penses en saisons, plante des céréales. Si tu penses en années, plante des arbres. Si tu penses en siècles, éduque tes enfants." (proverbe chinois)

Le développement durable est à la mode et impose son diktat. Aujourd'hui on appose le label "développement durable" à toutes sortes de projets ou d'actions, que ce soit la construction du stade de Genève ou plus simplement une maison bâtie selon des critères écologiques. Si le concept de développement durable est si facilement adopté par tant de personnes, c'est que son contenu sémantique est flou et que chacun peut y mettre ce qu'il veut. C'est un peu l'auberge espagnole. Il vaut donc la peine de creuser et de voir de plus près ce que transporte ce concept-valise.

Rappelons tout d'abord que le développement durable est basé sur le triptyque de la compatibilité économique, écologique et sociale. Il vise à ne pas hypothéquer, par les choix faits aujourd'hui, la satisfaction des besoins économiques, écologiques et sociaux des générations futures..

A y regarder de plus près, ce fondement pose plus de problèmes qu'il n'est censé en résoudre.

En premier lieu, se pose la question de savoir comment déterminer les besoins de notre propre génération. Nos besoins en eau sont-ils ceux nécessaires à laver nos routes, arroser nos pelouses et remplir nos piscines ou sont-ils ce minimum vital avec lequel vit la majorité de la population mondiale? Qui détermine le besoin?
S'il n'est déjà pas simple de définir nos besoins actuels, comment connaître et déterminer ceux des générations futures? Les seuls nécessités indispensables dont on puisse être sûr c'est que nos enfants auront toujours besoin d'eau et d'air purs. Il serait hasardeux et prétentieux d'en dire plus.
Le fait même de parler de besoins écologiques ou sociaux est une déviation du langage qui traduit une vison mercantile des aspirations humaines : respirer un air pur, avoir des nappes phréatiques non polluées, être reconnu socialement ne sont pas des besoins, mais des droits. La différence n'est pas que lexicale. Si le besoin est quantifiable et monnayable, le droit lui, ne se mesure pas et ne se marchande pas.

Au fond, sous le label de "développement durable", on cherche à rationaliser l'écologie et le social (qui jusqu'à présent échappaient en partie aux mécanismes économiques) en y appliquant les lois du marché.

LE MYTHE DU DEVELOPPEMENT

Le concept de développement est relativement moderne et essentiellement occidental. Il se rattache directement à la notion de croissance économique. Celle-ci "est présentée comme le remède aux inégalités. L'idée prévaut que, plutôt que de se disputer pour les parts d'un maigre gâteau, il vaut mieux se mettre d'accord pour le faire croître ensemble afin que chacun en ait plus et que tous en aient assez." (G. RIST)
En d'autres termes, il s'agit d'accumuler du capital et des biens. Le bien-être se mesure au bien-avoir ou, pour être plus clair, à la possession du plus grand nombre de biens.
Pourtant le concept de développement n'est pas universel. De nombreuses sociétés, y compris les sociétés occidentales pré-industrielles n'envisagent pas que l'accumulation continue de savoirs et de biens puisse rendre l'avenir meilleur que le passé.
Cette vision très occidentale et récente du monde, relayée par les médias et les grandes institutions que sont la Banque mondiale et le FMI, tend à s'ériger en dogme universel. C'est le phénomène de la globalisation qu'on nous présente au mieux comme un bienfait et au pire comme une fatalité, alors qu'en fait, il s'agit d'une doctrine. En effet, la globalisation/mondialisation n'est rien d'autre que l'occidentalisation du monde. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'imposer à tous les peuples les valeurs occidentales, que ce soit en matière économique (la rentabilité des actionnaires avant tout), en matière sociale (l'ingérence humanitaire) ou en matière écologique (le permis de polluer négociable).

Quel que soit l'adjectif qu'on lui accole, le contenu implicite ou explicite du développement c'est la croissance économique et l'accumulation de capital. C'est l'uniformisation du monde selon le moule des valeurs occidentales.
Après la mondialisation du développement (puisque personne n'y échappe), voici maintenant que le développement durable prétend à devenir éternel.

UN BILAN CATASTROPHIQUE

Outre son caractère impérialiste, la notion de développement ne brille pas par ses résultats. En effet, le bilan de la croissance n'est pas des plus réjouissants : entre 1950 et 1987, selon les chiffres de la Banque mondiale (un des chantres du développement), tandis que le revenu de la planète était multiplié par 2,5, l'écart entre les extrêmes passait d'un rapport de 1 à 30 à un rapport de 1 à 60. Autrement dit, le développement accélère les inégalités : les riches deviennent toujours plus riches, les pauvres plus pauvres et la classe moyenne tend à disparaître. Du point de vue environnemental, le bilan n'est guère meilleur. La

planète est exsangue, les ressources diminuent et on continue à exploiter les matières premières comme une source de revenus et non comme un capital.
Malgré ce constat, bien peu de voix s'élèvent contre le développement. On remet en cause certains de ses instruments (les ajustements structurels imposés aux pays du tiers-monde par le FMI et la Banque mondiale), mais pas le développement en tant que tel. Il faut dire que condamner la croissance, c'est d'une certaine manière accepter de figer les inégalités, c'est condamner toute possibilité de rattrapage, même si celle-ci n'est qu'un miroir aux alouettes.
Cette absence de regard critique trouve son origine dans le fait que "toute croyance s'accommode et se nourrit de ces incertitudes temporaires, qui ne remettent pas en question le consensus social; on a beau hésiter personnellement, on estime malgré tout qu'on ne peut pas faire autrement, puisque chacun croit que tout le monde y croit." (G. RIST)

UNE QUESTION D'ECHELLE

A quelle échelle faut-il juger un projet pour évaluer sa compatibilité avec les critères du développement durable? Cette question n'est pas facile.
Pris de manière isolée, un projet de villa écologique (matériaux de construction respectueux de l'environnement, systèmes d'économie et de récupération d'énergie, etc.) peut être jugé conforme au développement durable. Pourtant, ce mode d'habitat (la villa individuelle) est un gros consommateur de terrain. Il hypothèque donc durablement les besoins des générations futures. De plus, les zones de villas étant mal desservies par les transports publics, ses résidants doivent généralement recourir à l'utilisation de véhicules privés (souvent deux). Analysé à une autre échelle, le bilan global n'est peut être pas aussi positif.

Dans un autre domaine, on peut aussi s'interroger sur l'allocation des ressources. Un million investi en Europe n'a pas la même "rentabilité" que dans un pays du sud. En Suisse par exemple, cet argent représente le coût de construction des toilettes d'un parking de l'autoroute Genève-Lausanne. En Afrique, cette même somme permettrait d'assainir une ville entière...
Situé dans un contexte mondial (le développement durable de la planète), une telle dépense est une aberration car il y a une disproportion entre le coût de la mesure et son impact uniquement local. Tel est le paradoxe de notre société occidentale qui nécessite des sommes importantes pour des résultats relativement peu significatifs sur le plan mondial, alors que dans les pays plus pauvres un même investissement permettrait une amélioration bien plus conséquente.

UNE PIROUETTE VERBALE

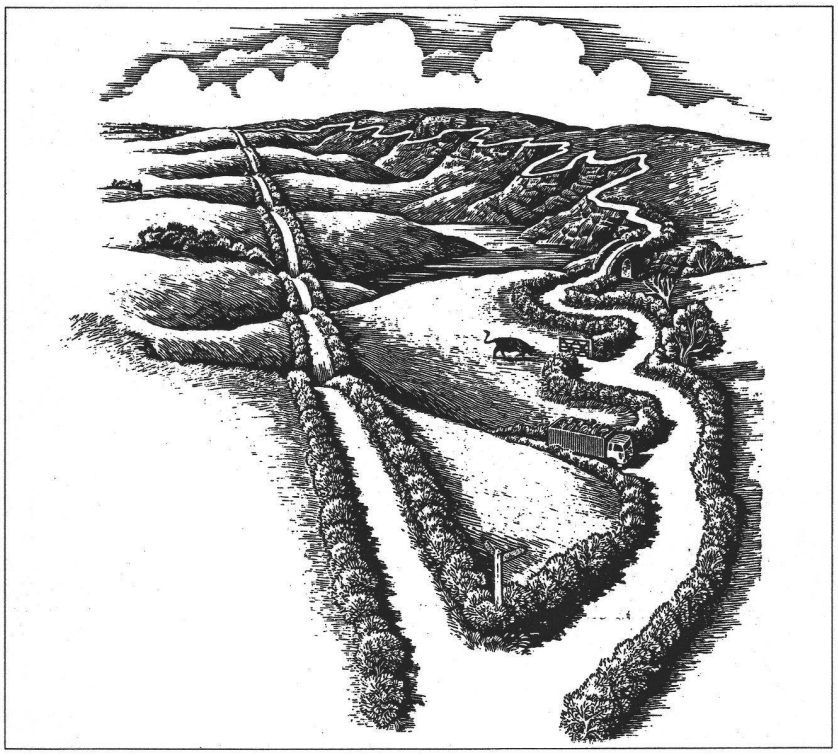
En termes linguistiques, le développement durable est un oxymore, c'est-à-dire la juxtaposition de deux termes contradictoires (comme la "force tranquille", "l'obscure clarté" ou la "réalité virtuelle"). Ce faisant, on essaye de faire passer le substantif (le développement) en lui accolant un adjectif qui devrait le rendre plus acceptable, en lui adjoignant une composante écologique. "Puisque le développement est le principal responsable des atteintes à l'environnement et qu'il menace la "durabilité" de l'écosystème que chacun souhaite, on fait comme s'il suffisait de dissimuler le "développement" sous la qualité essentielle que l'on attend de l'environnement pour justifier la poursuite de la croissance." (G. RIST).
En nous vendant le "développement durable", on ne fait que changer l'emballage, mais le contenu reste toujours le même.

L'APRES-DEVELOPPEMENT

Globalement le bilan du développement est négatif pour 90 % de la population mondiale. Le développement durable ? Espérons surtout qu'il ne dure pas !

Il ne s'agit pas de faire de l'anti-développement (d'ailleurs ce serait quoi ?) ni de préconiser un autre développement (qui serait encore et toujours du développement revu, corrigé et affublé d'un nouvel adjectif). L'enjeu aujourd'hui est de préparer l'après développement, soit une véritable alternative au développement.
Pour construire cette autre vision, il nous faut commencer par traquer les évidences qui fondent notre croyance au progrès. Celles-ci relativisées, nous pourrons alors commencer à élaborer de nouveaux schémas d'échange qui ne se limitent pas à l'accumulation de biens, mais qui prennent aussi en compte les valeurs non économiques et qui soient réellement supportables pour l'écosystème.

Marcos Weil

Bibliographie :
Gilbert RIST, Le développement. Histoire d'une croyance occidentale, Presses de Sciences Po, 1996
S. LATOUCHE, La "double imposture" du développement durable, in Geographica Helvetica, Heft 2, 1999

«Développement ou développement durable, deux chemins qui mènent au même but?»